

La peur est-elle au fondement du lien social ?

Qu'est ce qui fait la cohésion d'une société, quel est son fondement, autrement dit son assise, ce qui la soutient ? Comme nous l'indique l'expression « lien social », la société en effet n'est pas un simple agrégat ou une simple somme d'individus. Vivre en société, ce n'est pas vivre simplement regroupés. Une société est une union, une alliance de plusieurs individus autour d'intérêts communs. Ces liens peuvent être des valeurs, mais aussi des affects : passions, sentiments, émotions ... La peur en ferait-elle partie ? La peur recouvre une gamme de sentiments et d'émotions allant de la crainte et de l'appréhension aux terreurs les plus vives. Elle est dirigée vers l'avenir dans lequel elle redoute tel ou tel objet qui constitue une menace, un danger pour la vie (réel ou imaginaire). En cela, elle diffère, comme l'a bien montré Heidegger, de l'angoisse qui porte sur l'inconnu, alors que l'objet de la peur est connu. L'angoisse est un trouble, un malaise sans objet précis, au contraire de la peur, qui le nomme, l'identifie. Soit la célèbre scène du film d'Hitchcock, *Psychose*, la scène dans la douche où le meurtrier s'apprête à tuer l'héroïne. Cette scène est sans surprise, pour avoir déjà vu le film ou avoir entendu raconter cette scène, chacun sait qu'elle aura lieu. Et pourtant, quand elle arrive, elle fait très peur.

La question, à savoir si la peur peut être un ciment de l'union sociale, peut paraître choquante. La peur, en effet, excepté pour Hobbes dans son *Leviathan*, a une image négative en philosophie. Ainsi Heidegger et Sartre, deux philosophes existentialistes, valorisent philosophiquement l'angoisse, au détriment de la peur. L'angoisse, en effet, est une expérience radicale de l'existence humaine, un affect métaphysique, qui donne du sens, en nous dévoilant notre néant (Heidegger) nous faisant prendre conscience de notre liberté (Sartre), là où la peur prive de pensée. Loin alors que la peur soit considérée comme le ciment de la cohésion sociale, elle semble provoquer la désunion de la communauté, comme le rappelait déjà Platon dans *La République*. La peur est déshonorante, elle appartient aux femmes et aux enfants, mais n'est pas digne des hommes de la cité. Platon multiplie les interdictions éducatives afin de ne pas la faire naître chez ces derniers. Seront impitoyablement chassés de la cité les poètes dont les fables font craindre la mort en provoquant la peur de l'au-delà, celles qui représentent les hommes pleurant et gémissant. En outre, les gardiens, qui doivent assumer dans la cité le rôle de protecteurs, seront recrutés sur leur « *bon naturel* » : leur principale qualité est le courage, car *une âme animée par elle est incapable de trembler ou de céder*. Pour ce faire ces derniers pratiqueront la gymnastique et seront soumis à des épreuves difficiles consistant à surmonter la souffrance. Platon, dans *La République*, analysant les cités corrompues, classera d'ailleurs au dernier rang la tyrannie, qu'il définit justement comme le régime

où règne la peur. Le tyran, qui s'est rendu odieux à ses concitoyens, redoute de les voir comploter contre lui. Il ne peut se maintenir au pouvoir qu'en les faisant vivre dans la crainte perpétuelle.

Or, que constate-t-on dans nos sociétés post-modernes ? La peur est partout. Peur des relations internationales, de la nature et de sa puissance (Japon), peur du nucléaire et des avancées technologiques, hantise du réchauffement climatique, peur de l'insécurité, peur de la grippe, peur de fumer, de manger... Paradoxe d'une société qui est sûre comme jamais dans l'histoire - guerres, famines, mort brutale et précoce se sont éloignées de nous - et où pourtant les peurs se sont multipliées. Et, second paradoxe, nous n'en avons même pas honte. De nos jours, la peur est devenue une vertu, presque un devoir d'homme responsable et citoyen. Comme le constate Pascal Bruckner, dans *Le fanatisme de l'apocalypse, Aujourd'hui, (...) l'anxiété est élevée au rang d'une vertu politique alors que l'allégresse est assimilée à de l'inconscience*. Nous sommes bien loin de l'insouciance des Trente Glorieuses.

Je poserai deux questions. Comment est-on arrivé à une telle inversion ? Cette inversion va-t-elle – ou non – dans le sens de plus d'unité et de cohésion sociale ?

Et d'abord, comment est-on arrivé à une telle inversion ?

La première réponse, sociologique, est le fossé qui sépare les sociétés anciennes de nos sociétés démocratiques, comme Tocqueville l'a bien mis en évidence. Les sociétés traditionnelles sont des sociétés aristocratiques, où est privilégié le sens de l'honneur, qualité des « âmes bien nées ». Le courage est alors cette force morale qui résiste à la peur. Cette résistance tient à la honte de celui qui vit sous le regard des autres et redoute la désapprobation sociale. Le courage est donc le fondement même de la société antique, il est vertu de l'homme public. Il conduit souvent au sacrifice, l'homme de la cité antique est prêt à renoncer à la vie au profit de sa cité. Les sociétés traditionnelles étaient des sociétés holistes, c'est-à-dire qu'elles subordonnaient l'individu à la totalité sociale. Nos sociétés démocratiques sont devenues des sociétés individualistes, qui font passer l'individu avant la totalité. Ce que recherche l'individu post-moderne, c'est la sécurité, le confort, la passion du bien-être, qui ne connaît pas de borne à sa préservation. D'où des sociétés qui deviennent frileuses, plaintives et timorées.

La seconde réponse est que la peur se vend bien. C'est un commerce florissant dans nos sociétés marchandes. Des romans policiers aux films d'horreur en passant par d'innombrables séries télévisées exploitant la violence, un flot d'informations et d'images amplifie le sentiment d'une menace permanente. L'exploitation de la peur devient aujourd'hui un business mercantile, allant même jusqu'à la dérive voyeuriste (comme ce fut le cas du World Trade Center).

Une dernière réponse, la plus intéressante peut-être, est que la multiplication des peurs est un moyen de répondre au vide de notre temps. Car la peur donne du sens et des repères dans un univers qui semble ne plus en avoir. (...) Bref, et c'est le troisième paradoxe : le peur rassure ! C'est ce que disait Freud à propos des phobies : leur multiplication nous permet d'échapper à l'angoisse causée par des conflits psychiques insupportables. (la phobie est une peur continue et irraisonnée de certains objets ou situations. Freud y voit un mécanisme de défense du moi, par déplacement d'une angoisse sur un objet anodin) L'angoisse, qui ne porte sur rien, ne peut être combattue, tandis que les peurs, qui sont limitées, peuvent être apprivoisées. On préfère, donc, avoir peur de quelque chose, plutôt que d'être angoissé par rien, c'est-à-dire par tout. D'où cette idéologie de la peur qui est si puissante aujourd'hui. Elle est une idéologie, car elle offre, au fond, tout ce qui manque à nos sociétés désenchantées (...) J'ai peur, donc je suis. (extrait du Collège de Philosophie. La nouvelle idéologie de la peur).

Cette multiplication des peurs dans les sociétés d'aujourd'hui contribue-t-elle à soutenir – ou à affaiblir – le lien social ? En fait, tout dépend si la peur est passive, subie, auquel cas elle sépare, de soi-même et des autres, ou si elle est voulue, dans ce cas, comme l'affirme Hans Jonas, elle pousse à la responsabilité et au souci des générations futures. En somme, il y aurait deux peurs : l'une salutaire qui mobilise, l'autre délétère qui affaiblit.

Prenons le premier cas. Il existe une utilisation politique de la peur, qui est un moyen de faire obéir les hommes, voire de les humilier. Tout le monde a en tête à ce propos le passage célèbre de Machiavel qui au chapitre XVII du *Prince* s'interroge sur le rapport à ses sujets du Prince : s'il vaut mieux être aimé que craint, ou être craint qu'aimé ? Ou encore le passage de *1984* d'Orwell, où les prisonniers, pour avouer, sont confrontés à ce qui leur fait le plus peur. Pour le héros du livre, ce sont les rats. La peur, en effet, abaisse, elle avilit, elle pousse à l'obéissance aveugle, à la délation, à toutes les formes de lâcheté. Le principe est bien connu des régimes totalitaires. Hannah Arendt a analysé d'une façon magistrale ce qu'elle appelle la « terreur » du régime totalitaire, « la terreur » affirme-t-elle, « est l'essence même de sa forme de régime ». L'invention originale de ce type de régime tient en la catégorie « d'ennemi objectif ». L'ennemi n'est pas défini par son hostilité objective au régime, mais en fonction de la ligne politique du gouvernement. Et comme la ligne politique varie constamment, la notion d'ennemi objectif ne cesse de s'élargir ; une fois une catégorie liquidée, la guerre peut être déclarée à une autre. Seul le chef peut décider qui sera le prochain ennemi en puissance. Conséquence : tout le monde peut devenir suspect, ennemi potentiel. Ainsi aboutit-on à un *appareil de domination totale* où règne le *principe de la défiance mutuelle*. S'instaure un climat de haine et de peur qui règne partout. *L'épouvante est le plus court chemin vers la servitude*, note Pascal Bruckner.

Or, ce qu'on considérait comme une ligne de démarcation entre les démocraties et les régimes totalitaires – les démocraties étaient censées ne pas s'appuyer sur la peur pour gouverner – est une frontière de plus en plus fragile. Alarmer et inquiéter les électeurs, jouer de leurs émotions, est devenu pour les hommes politiques dans leurs campagnes électorales une façon de concentrer leur action sur ce qu'un sociologue nomme des *cibles de substitution* (le juif, le musulman, l'étranger ou le délinquant). Ces campagnes jouent sur le fait que la peur connaît son objet, mais qu'elle le connaît mal. Dans ce cas, c'est toujours la relation avec l'autre, ce que Jean-Luc Nancy appelle notre *vivre avec*, qui se trouve affectée, compromise ou détruite.

Reste que la peur peut être non une peur irrationnelle et passionnelle, mais une peur délibérée et consciente d'elle-même. C'est tout l'objet du *principe responsabilité* de Hans Jonas. L'époque contemporaine, constate Jonas, se caractérise par une *évolution destructrice* à l'œuvre dans la civilisation technologique. Comment agir ? Prendre conscience de notre responsabilité ? Qu'est ce qui peut nous servir de boussole ? Le sentiment du risque. *L'anticipation de la menace elle-même*. C'est dans la représentation de la menace que nous pourrions concevoir ce qui ne doit pas être. Prévoir le danger à venir, autrement dit, faire surgir la peur. La sensation de peur est l'intuition première et fondamentale de l'obligation que nous avons envers les hommes à venir : nos descendants, nos enfants. La peur est donc une peur de type spirituel, qui est le fait de notre volonté, de notre liberté. C'est un sentiment choisi, accepté par celui qui la ressent, et non un sentiment « pathologique », selon l'expression de Kant. C'est un peur non égoïste, altruiste, puisqu'elle est décentrée, autrement dit qu'elle me touche non par rapport à moi, mais par rapport à l'autre. De plus, loin d'être inhibitrice, elle invite à agir. C'est pourquoi elle est un devoir, il y a une obligation de craindre. L'attitude la plus dangereuse face à la communauté serait celle de l'irresponsabilité. Il faut savoir frémir devant la possibilité de la catastrophe, faire comme si elle était inévitable pour mieux en détourner le cours : catastrophisme éclairé, seule solution pour notre salut. L'avenir est placé sous le signe de Cassandre, la prophétesse du malheur.

La peur n'est donc pas sans bienfait, elle n'est pas sans utilité face à la société. Pourtant, nous ne saurions conclure qu'elle est un facteur de communauté sociale. Soit le cas de *l'heuristique de la peur*, comme la nomme Jonas. S'agit-il d'une peur librement choisie ? On peut se demander si elle n'est pas inoculée en nous par les médias, avec la répétition constante des mêmes thèmes. *Dressage à la panique*, constate Pascal Bruckner. Conduit-elle réellement à l'action concrète ? Si nous courons à l'abîme, à quoi bon nous mobiliser ? Surtout, cette peur contribue-t-elle à resserrer le lien social ? Ne contribue-t-elle pas au contraire, au nom de la survie de l'humanité future, à nous rendre

indifférents à nos proches ? *Cet autrui lointain est un fantôme temporel qui permet de mettre les autrui actuels entre parenthèses* (Pascal Bruckner). Enfin, c'est oublier que l'avenir est imprévisible, et que cet imprévu peut être fécond ; du nouveau, du meilleur pourrait toujours advenir. Ne vaut-il pas mieux faire confiance à l'avenir, à moins d'en venir à la décision radicale de ne pas se reproduire.

Quant à la peur de l'autre, c'est-à-dire de l'autre homme, qui demeure bien la peur principale dans notre société, elle ne saurait en aucune façon rassembler la communauté. Car la peur de l'autre, c'est le refus de sa différence, perçue comme une menace à l'intégrité personnelle. Certes, la peur de l'autre constitue un facteur de cohésion dans le cas de ce que Bergson entend par « société close ». Les sociétés closes *ont beau être très vastes en comparaison des petits groupes auxquels nous étions portés par instinct (...) elles n'en ont pas moins pour essence de comprendre à chaque moment un certain nombre d'individus, d'exclure les autres*. La cohésion sociale, c'est alors la nécessité pour une société de se défendre contre d'autres, par peur de l'ennemi. *Tel est l'instinct primitif*. Ces sociétés, comme le fait remarquer Bergson, sont des sociétés voisines de la nature et proches des sociétés animales. L'ethnologue Konrad Lorenz a bien montré que la toute première forme de société animale, la plus primitive des formes d'association, c'est la bande anonyme (poissons, étourneaux, bisons), où les individus d'une même espèce réagissent l'un sur l'autre par une attraction mutuelle et sont comme soudés ensemble. Comment expliquer, s'interroge Lorentz, la cohésion de ces bandes ? Quel est l'instinct puissant qui fait s'agglutiner ces animaux ? L'instinct de conservation. C'est l'unité qui fait leur force. Ce comportement s'observe toujours à l'approche d'un danger, lorsque les individus sont inquiets devant le prédateur (exemple du vol d'étourneaux en face de l'épervier ou du faucon). Cet instinct primitif, constate Bergson, se maintient en bon état dans la société la plus civilisée. *C'est d'abord contre tous les autres hommes qu'on aime les hommes avec lesquels on vit*. Telles sont les « sociétés closes ». La « société ouverte », elle, dépasse la nature quand elle prolonge *la solidarité sociale en fraternité humaine*. Elle englobe, non pas le groupe replié sur lui-même, mais l'humanité tout entière. Elle s'appuie non sur la peur mais sur la fraternité. Cette société, qui serait en quelque sorte la perfection de la sociabilité, reste toutefois une limite idéale, qui ne se réalisera pas plus dans l'avenir qu'elle n'a existé dans le passé. Mais, même rêvé, cet idéal demeure l'élan qui pousse les hommes à sortir des sociétés closes.

Le rôle de la philosophie est bien d'agir sur nos émotions, comme l'ont montré les Stoïciens. Il est toujours possible d'assumer nos peurs, pour mieux les vaincre et les dépasser. Cela s'appelle courage. Cynthia Fleury, dans son livre *La fin du courage*, remarque que le courage n'est pas l'antithèse de la peur ; il ne consiste pas à la nier, à l'occulter, mais à l'affronter en la domptant. La même

cependant ajoute *Nos époques sont celles de la disparition du courage. Or, ni les démocraties ni les individus ne résisteront à cet avilissement moral et politique.* Il faut donc sortir du découragement et du catastrophisme. Ainsi peut-on vaincre la peur dans son rapport avec l'autre, en luttant contre les préjugés et les habitudes, en envisageant l'autre non comme une agression mais comme une chance d'ouverture. *Seuls les lâches n'espèrent rien de l'autre.*(Cynthia Fleury)
De même, en ce qui concerne la peur de l'avenir, *Il faut parier sur le génie de l'espèce humaine, capable de dompter ses peurs pour improviser de nouvelles solutions.* (Pascal Bruckner)